

CRÉTEIL



SE RACONTE



Octobre 2001

- 3** Portrait
de Mme Chassagnade
- 6** Souvenirs de Créteil
- 16** Lettre à Mme Bergeret
- 20** Noir comme la mer
- 21** Des échecs couronnés
de succès
- 25** Fièvres d'écriture
- 32** Et l'écriture continue
- 39** Rencontres avec Mounsi
- 48** Agenda

Portrait de Mme Chassagnade

L'heureuse initiative de « Créteil se raconte » m'a suggéré d'évoquer un personnage intimement lié à notre ville depuis quatre-vingt-treize ans. Dans le « village », tout le monde connaît et affectionne Madame Chassagnade que l'air et la convivialité de Créteil conservent en une forme étonnante pour notre grand plaisir.

Simone Anacréon est née le 1^{er} avril 1908 à Paris dans le V^{ème} arrondissement où son père, Guillaume Anacréon, exerce la profession de Contremaître au P.C.N.* , annexe de la Faculté des Sciences. Logés par l'Administration rue Cuvier, les Anacréon habitent Paris. Cependant, possédant à Créteil une petite résidence secondaire rue du Départ, ils passent les fins de semaine dans leur coin de verdure, heureux d'y retrouver des amis et de respirer un air pur qui a sa renommée, au point que les médecins le recommandent aux enfants et aux gens atteints d'insuffisance respiratoire. En ce temps-là, les moyens de transports sophistiqués n'existaient pas et il fallait l'enthousiasme de la jeunesse pour s'embarquer près de la rue Cuvier sur le petit bateau, qui desservait Paris jusqu'au pont de Charenton, et arriver à pied à Créteil. « Nous faisons la promenade en une demi-heure » affirme Madame Chassagnade qui parle avec émotion et nostalgie des randonnées à travers champs et des parties de campagne avec les amis.

* *Physique-Chimie-
Sciences Naturelles
(avec humour :
« Petit-Cochon-Noir »).*



Pour plus de confort, Monsieur Anacréon fait l'acquisition d'un pavillon plus grand rue de la Sablière. « Il y avait des champs partout et c'est à peine si les sentiers ne se confondaient avec les rues. Les jours de marché, jeudi et dimanche comme aujourd'hui, le village prenait des allures de fête ».

En 1930, Simone Anacréon est nommée institutrice à Bonneuil : elle s'établit à Créteil et se rend à l'école à pied tous les jours, ce qu'elle continuera à faire plus tard jusqu'à sa retraite.

Mariée en 1932 avec Lucien Chassagnade, Ingénieur des Arts et Métiers à *Mobil-Oil-Vaccum* Company, elle habite Paris, Boulevard Soult. Mais son attachement à Créteil est tel que les jeunes mariés font construire un pavillon au 207 de la Grande Rue, actuellement rue du Général Leclerc. « Tout autour s'étendaient des champs cultivés par des maraîchers et les serres brillaient au soleil, attirant ainsi les bombardiers ennemis. C'est là que mes parents furent blessés et que nous perdîmes de chers amis ». Cette triste époque de la guerre se termine par la mort de Lucien Chassagnade en 1945 au Camp-Oflag-Dix B. Sa veuve ne quitte plus Créteil et pendant vingt-quatre ans habite son pavillon.



« Un dimanche à Créteil vers 1910 ».
Photo aimablement prêtée
par Mme Chassagnade



En 1970, elle décide de s'installer à la Résidence du Fief, qui occupe l'emplacement d'un ancien parc privé protégé de hauts murs. Elle se souvient : « il appartenait à un orfèvre, Monsieur Boulenger, qui fit don à l'Eglise Saint-Christophe de la belle *pietà* que l'on peut y voir aujourd'hui ».

C'est à cette époque que je me suis liée d'amitié avec ma chère voisine qui vit toujours à mes côtés au 61, rue de Mesly, Résidence le Fief. A présent, elle ne s'engage plus dans des voyages à la découverte du monde d'où elle a rapporté de nombreux souvenirs. Riche d'une vie intérieure exceptionnelle, elle ne quitte plus Créteil qu'elle aime et apprécie. Qui ne l'a rencontrée faisant ses courses à petits pas, souriante et aimable, avec un mot gentil pour chacun ? Lors de ses sorties, elle s'étonne de s'entendre saluer avec affection par d'anciens élèves que, certes, elle a du mal à reconnaître.

Loly LEVY



Souvenirs de Créteil

(au temps du charleston)

¹ *Maladie de la vigne, causée par un parasite. Le phylloxera ravagea une grande partie du vignoble français.*

² *Il s'agissait de Henri Eugène GEFROY.*

En 1922, je deviens une cristolienne de la troisième génération. A la fin du XIX^{ème} siècle, le phylloxera¹ ruine mes grands-parents et, du sud de la France, les propulse vers Paris la grand'ville. Ma mère naît en 1903 rue des Saint Pères. Les inondations de 1910 chassent la famille vers Créteil où, avenue Laferrière, mon grand-père construit de ses mains cette maison qui sera ma maison natale. En 1914, ma mère obtient son certificat d'études après avoir fréquenté l'école des filles, elle est même première du canton. Le Maire de Créteil, (j'ai oublié son nom, mais non qu'une moitié de sa moustache était blanche, l'autre rousse)², pour honorer cette brillante lauréate, lui fait faire assise à sa droite, dans son attelage personnel, le tour des limites de la commune – une commune alors maraîchère, l'une des plus vastes de France.

Ce sont de ces aventures municipales et familiales à la fois qu'on se raconte et qui stimulent les générations futures.

Monsieur le Maire, non content d'avoir félicité une petite fille, interrogea aussi quant à son avenir et, pour qu'elle fréquentât l'école supérieure de Saint-Maur, avait obtenu que le Conseil Municipal offrît une bicyclette. Ceci est une autre histoire, mais cette bicyclette valut plus tard à



ma mère un magnifique zéro : le professeur de lettres, ayant suggéré à ses jeunes filles de trouver une définition du bonheur, la réponse « descendre la côte de l'avenue Laferrière en faisant roue libre » ne pouvait, vers 1918, obtenir d'autre note !

Plus tard, j'obtins comme tout le monde ce vénérable certificat d'études. J'eus aussi la fierté d'être la première du canton (grâce à mes citations de Victor Hugo) mais « les choses écrites à Créteil » ne m'ont pas valu l'honneur d'une chevauchée officielle...

Pendant la première guerre mondiale, mes grands-parents contractent tous deux la grippe espagnole qui fait bien des victimes à Créteil. Tous deux sont soignés par le Docteur Plichon (celui-là même dont Georges Duhamel s'inspirera pour sa « chronique des Pasquier »). Chaque fois que nous passions rue du Moulin où s'installe plus tard l'Abbaye de Créteil, ma grand-mère Aima³ évoquait le souvenir de ce bon Docteur Plichon qui, non seulement les avait si bien soignés mon grand-père Elmir-Auguste et elle, mais avait parfois laissé sur la cheminée de quoi acheter les médicaments. « Nous avons mis du temps à le rembourser, mais sans lui tu ne serais pas là ! ».

³ *Le Maire de son village natal d'Auvergne ayant ainsi écrit son prénom à la naissance en 1879, les papiers officiels en conservèrent l'orthographe.*



Après Verdun et autres épreuves de ma famille, je nais en 1922 et fréquente l'école maternelle dès 1925-1926, ma mère Marthe Blanquet-Bergeret est alors enseignante à l'école des filles.

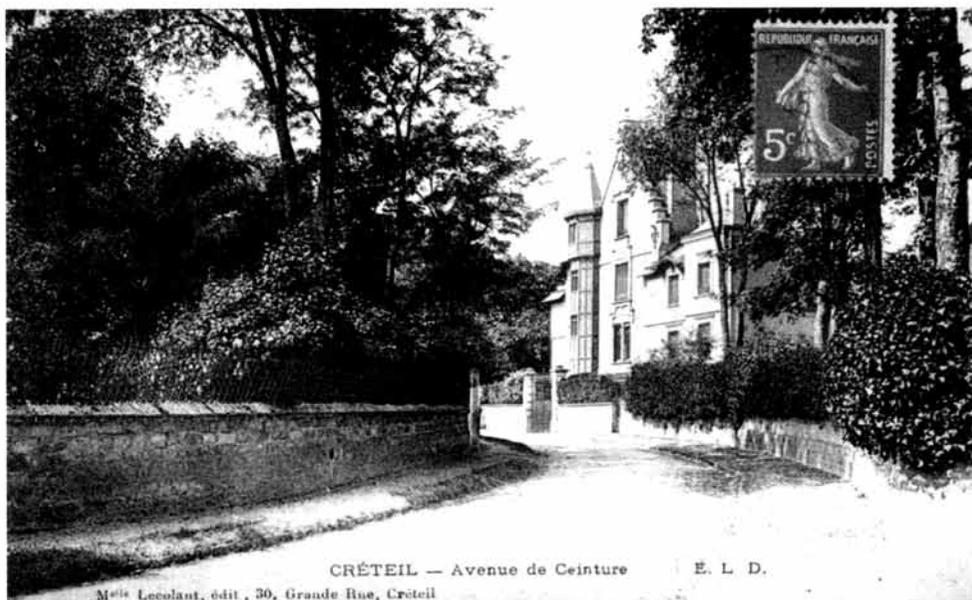
Longtemps je crus aller à la Zile, et ne sus qu'après avoir appris à lire que j'avais fréquenté pendant trois ans la salle d'asile, comme on lisait encore sur le seuil.

C'est, je crois, à la fin des années trente que les bâtiments furent remplacés par le groupe Paul Avet où j'enseignai moi-même en 1948. Je me rappelle avoir alors emmené mes élèves tout près de la poste, chez le maréchal ferrant, pour voir cercler une roue et ferrer les chevaux.

Donc, au temps « des années folles » et du charleston, me voici élève à Créteil. Je n'ai pas oublié la chanson martiale alors apprise et ses nombreux couplets :

« Nous ne sommes que des bébés
Mais tes bébés ô Fran-ce
Nos aînés pour toi sont tombés
En nous est l'espérance... »





Ma chienne Ramona m'accompagne tous les jours à l'école, le plus souvent par l'avenue de la Ceinture qui n'est plus maintenant « à mendicité interdite ». Tout ce quartier n'a guère changé, j'y peux même reconnaître certains arbres.

Photo : Archives municipales

Le sol de la maternelle est de bois blanc fleurant l'eau de javel. Une barrière basse sépare l'école des filles, (on peut voir les grandes sœurs et ses futures institutrices). L'école des garçons est de l'autre côté d'un haut mur. Les deux écoles ne communiquent qu'à la hauteur de la voûte qui débouche sur la place de la Mairie. (Prudentes, les filles ne passent qu'en groupe sous la voûte où s'embusquent les garçons prêts à les effrayer – hurlantes envolées de moineaux vers la mairie-refuge).





« L'école des garçons »

Photo : Archives municipales

Sur cette place arrière de la Mairie, à la fin des classes d'été, le 14 juillet, je me rappelle de grandes rondes. Les élèves des trois écoles se donnent la main. On chante : « Vivent les vacances, A bas la rentrée » autour d'un symbolique « les cahiers au feu » qu'entoure la ronde des enseignants, mais nous n'avons jamais, jamais poussé « les maîtres au milieu » bien que nous le chantions tous à pleine voix, juste avant de souhaiter de bonnes vacances à nos enseignants (très respectés, dont nous ignorions les prénoms).

Puisque je suis fille d'institutrice, après cette ronde, je partage le repas collectif de tous les enseignants... « Au petit cochon de lait ». On y montrait (on y montre toujours, bien que la légende en soit paraît-il fausse) la fenêtre d'où Victor Hugo regardait les lavandières avant de cesser d'entendre... « le bruit vertueux du battoir ».

En ce temps là, c'est encore le Directeur de l'école des garçons qui, à chaque instituteur, chaque institutrice du groupe scolaire, remet en fin de mois, l'enveloppe contenant sa paye au centime près. Les virements obligatoires par C.C.P. ne se feront, me souvient-il, que bien après. (A la grande surprise des postiers de mon quartier, j'ai le seul numéro à quatre chiffres du bureau).



De mon inscription à l'école maternelle (pardon, la salle d'asile), j'ai conservé le souvenir du mètre carré de terre cultivable qui me fut offert. Je ne crois pas me tromper, mais chaque élève disposait tout autour d'une cour de récréation toute en longueur, d'un espace qui portait son nom ainsi que le nom des graines semées ou des plantes repiquées dont il espérait et surveillait la croissance⁴. Je ne crois pas avoir éprouvé ultérieurement si grande fierté que le jour où j'emportais à la maison les radis que j'avais cultivés. Ce jour-là, j'ai nourri ma famille à moi seule et assuré la survie du groupe familial⁵.

Je n'ai pas visité les nouvelles écoles construites à Créteil (où la terre est si bonne), mais doute fort qu'on y ait prévu ces si solides repères philosophiques. Me reviennent des souvenirs de grande liberté. Nous avions le choix entre plusieurs itinéraires pour aller à l'école suivant notre horaire : passer par les bords de Marne où les chevaux hâlaient encore les péniches, traverser en biais les champs sur lesquels fut construit l'Hôpital Intercommunal, contourner « les Buttes » et rejoindre la vinaigrierie (elle a toujours la même odeur perçue de loin), longer le stade, tout ceci en sautant par-dessus les ombelles ou lançant un bâton au chien, connaisseur des horaires et accompagnateur de tous les trajets. Une seule interdiction aux enfants, au respect de laquelle veillent tous les adultes : approcher la sablière mangeuse d'hommes.

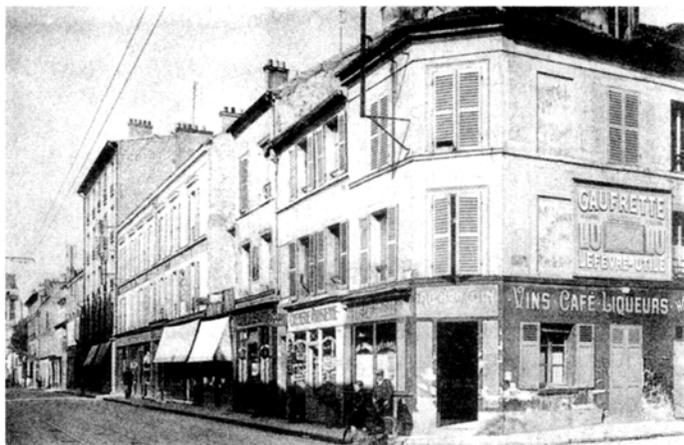
*⁴ On arrosait
amicalement la terre
d'un petit camarade
absent pour maladie
car les durées d'éviction
étaient longues
en ce temps là.*

*⁵ Rien d'étonnant à
ce que vingt-cinq ans
plus tard,
mon premier livre
(de pédagogie)
eût pour titre
« jardiner sans jardin ».*



« La grande rue
et ses vitrines »

Photo : Archives municipales



Si l'on passait par la place de l'Eglise et son parvis, on saluait le bougnat, voire on écoutait ses chansons sonores, on pouvait humer la torréfaction du café en cours, puis « faire » toutes les vitrines de la grand'rue en souriant au passage à Mademoiselle Madeleine, la fleuriste qui, pour la fête des Mères, réussissait à faire un bouquet « aussi grand que toi pour... l'argent que tu as, ne t'inquiète pas » (depuis, toujours j'eus un regard attendri pour le gypsophile).

Cette liberté multipliait les possibilités de découverte et soudait les amitiés enfantines dont certaines, 70 ans plus tard, perdurent. Quand mourait un enfant (je parle évidemment d'avant le BCG et la pénicilline) tous les enfants accompagnaient au cimetière leur camarade.

Le premier enterrement officiel dont je me souviens est celui du Maire Paul-François Avet où ma grand-mère me conduisit. Bien plus tard, je devais habiter rue Paul Avet à deux pas de l'école du même nom.



« *Quand on se souvient bien, on donne des souvenirs aux autres* » écrivit plus tard Gaston Bachelard à Louis Guillaume mon beau-père. Je voudrais savoir me bien souvenir pour vous rappeler peut-être ces violentes odeurs de l'enfance. La femme de service de « mon » école maternelle (qui connaissait toutes les générations de cristoliens) nettoyait, après la cantine, (sa) cuisinière à charbon, la plus luisante du canton. Sur les dernières braises, elle déposait un morceau de sucre. C'est sur une odeur de caramel que commençaient la sieste des petits et les classes des plus grands.

Après l'école maternelle, l'école de filles bien sûr où, entre camarades (de confiance) on se tenait la porte des cabinets. J'ai évidemment souvenir de toutes les dames qui furent mes institutrices et de leurs pédagogies attentives. Au lieu de dire « chut » quand nous devenions bruyantes, Mademoiselle Védrine sortait son violon. Madame Houssaye savait transformer en joyeuses compétitions les chasses aux participes passés les plus perfides. Maints souvenirs aussi de Madame Savignat et de son mari instituteur « aux garçons ».

Mes camarades des années trente comprenaient beaucoup de « Macaronis ». Beaucoup d'émigrants italiens à l'époque.



Je pense que les procédés pédagogiques employés par ma mère à l'école de filles (elle m'en a transmis certains) devaient être de bonnes qualités humaines en même temps que philosophiques, linguistiques et scolaires, puisque ces dernières années, quand je fus empêchée d'entretenir au cimetière ma tombe familiale, ce sont ces... « Macaronis » qui, spontanément, me remplacèrent sans rien dire.

*Lazarine BERGERET
avait treize ans
lorsque sa mère
rencontra le poète
Louis GUILLAUME,
qui enseignait à Créteil
depuis 1926,
et dont elle allait
devenir la compagne
et l'inspiratrice.
Madame BERGERET
s'attache, à travers
l'association des Amis
de Louis GUILLAUME,
à développer
la connaissance
et le rayonnement
de l'œuvre
de son beau-père.*

Mon beau-père, le poète Louis Guillaume, lui aussi enseigna à Créteil après y avoir été l'élève des aînés de ses collègues. Dans le journal qu'il tient dès 1934, apparaissent tour à tour les noms de ses collègues (les noms des actuels groupes scolaires).

Voyez-vous, ma mère, Marthe Blanquet-Bergeret, (qui devint l'épouse de Louis Guillaume), Louis Guillaume et moi, nous avons été élèves à Créteil avant d'y enseigner. Nous y avons suivi aussi le catéchisme avec le même curé, si brave homme que les élèves l'avaient canonisé dès 1910, mais si laid qu'il était surnommé Saint-Affreux (que l'enfance soit sans pitié n'est pas nouveau).

Les distances entre les lieux d'éducation et les personnes, simplifiées par le nombre, étaient moindres et aisément souriantes.



C'est dans l'ancienne salle des fêtes, où en 1933 j'avais récité en entier « Le sous-préfet aux champs », que furent rassemblés les cercueils des victimes des bombardements. Ma mère et une religieuse dont j'ai oublié le nom (non le visage) veillaient sur ces alignements hâtifs. Adolescente, je leur portais leurs repas. Plusieurs des élèves de ma mère parmi les victimes. Les historiens de l'occupation ont dû garder en mémoire l'inauguration très officielle (vers Mesly ou Pompadour ?) de la première moissonneuse-faucheuse-batteuse-lieuse. En ce temps là, les enseignants devaient conduire leurs élèves... aux doryphores³. Trois enseignants, et à Créteil, et dans la même famille, et enseignants des mêmes familles.

En 1948, ma mère devint Directrice à la Varenne, Louis Guillaume Directeur de collège à Paris après avoir été professeur de Lettres à Charenton et moi, titularisée à Créteil puis Directrice à Paris dans le Marais (...).

J'ai plusieurs fois évoqué les odeurs de mon enfance scolaire, et je retrouve celle des beignets d'acacia faits au patronage laïque qu'assuraient tour à tour, un jeudi chacun, les enseignants de Créteil. Existe-t-il toujours cet acacia rose dans le parc des Buttes ? Sur cette interrogation sucrée, je tente d'arrêter l'invasion des souvenirs.

Lazarine Bergeret

³ *Insectes se nourrissant de feuilles de pommes de terre et causant de grands ravages.*

Extrait du texte publié dans le numéro d'octobre 1995 de la société d'histoire et d'archéologie du Val de Marne, avec l'aimable autorisation de l'association CLIO 94 et de l'auteur.



Lettre à Mme Bergeret



« L'épicerie
Julien Damoy »

Photo : Archives municipales

Je suis venu à Créteil en 1929, j'avais quatre ans. J'habitais au 35 de la Grande Rue au-dessus du porche qui desservait la cour de l'épicerie « Julien Damoy » et du bazar tenu à l'époque par Monsieur et Madame Baruchon.





« L'abreuvoir »

Photo : Archives municipales

Je me souviens de certaines choses qui faisaient que presque chaque jour de la semaine avait son bruit ou son odeur particulière, le mardi c'était le cri du cochon que l'on saigne à la charcuterie « Brisson », le mercredi la torréfaction du café à la grande épicerie « Delaporte » au coin de la rue du Docteur Plichon et de la Grande Rue, le vendredi le bruit des roues ferrées du chariot de livraison de « J. Damoy ».

Que de souvenirs.

Les samedis d'hiver, jour du pot-au-feu, j'allais chercher le steak haché pour mettre dans le bouillon chez Cantoreggi, il paraît que cela rendait fort, et le dimanche quelques pâtisseries chez « Dalyau » juste en face de chez moi.

J'ai toujours ou presque connu l'Abbaye de Créteil car mes grands parents maternels ont habité environ deux ans chez Monsieur et Madame Desailly, rue du Moulin, à quelques pas de l'Abbaye.

En descendant cette rue jusqu'au Bras du Chapitre, il y a toujours l'abreuvoir où les vaches, qui avaient passé la journée dans le pré où se trouve maintenant l'Hôpital Intercommunal, venaient s'abreuver avant de rejoindre la ferme.





« Le château des Buttes »

Photo : Archives municipales

D'après mes sources qui ne sont pas forcément les bonnes, ce serait au domaine Sainte-Catherine que Victor Hugo aurait écrit « Les choses vues à Créteil ». Je connais bien la maison de votre grand-père car de 1949 à 1971, j'ai habité avenue Joséphine avec mon épouse. Cette avenue rejoint l'avenue Laferrière et la rue Chéret, et que ce soit en vélo ou à pied pour prendre le bus, j'empruntais chaque jour cette avenue qui avant d'aboutir à la grande route longe le stade d'un côté, et le cimetière bordé à l'époque de marronniers de l'autre côté, ce cimetière où reposent la famille de mon épouse, ma famille et votre beau-père.

Tous vos souvenirs réveillent un peu plus les miens, l'avenue de Ceinture avec mes copains André Bon, Pierre Kieger, la vinaigrerie rue Anatole France, et le château des Buttes où mon fils a usé ses premiers fonds de culottes sur les bancs de la maternelle.

Maintenant, si je reviens à ma maternelle, la vôtre, « votre asile », je me souviens du grillage qui nous séparait des grands et de celui bordé de fusains qui nous séparait de la place de la Mairie, du banc de pierre, de la statue, enfin du buste du Docteur Monfray, des fêtes foraines et du théâtre Rolla-Cordieux qui venait s'installer tous les ans, et où tous les ans, j'allais voir « Le Cheminot » et les « Deux orphelines ».





« La place de la Mairie »
Photo : Archives municipales

Au sujet de la maternelle, je me souviens très bien de Mademoiselle Gauthier et de Madame Joyeux qui s'occupaient entre autres de la cantine.

Je me rappelle de Claude Tordeux qui était le fils de l'infirmière de l'école et bien sûr de M. Basile Laplace-Prieur qui habitait rue des Caillotins.

Amédée Laplace fut presque mon dernier instituteur car à la déclaration de guerre, l'école ne reprit qu'en novembre 1939, et bien qu'admis aux cours complémentaires avec pour instituteur Mademoiselle Patrimonio, Monsieur Pechon et Monsieur Pipard, je quittai l'école le 16 mars 1940 contre la volonté de mes parents car je voulais travailler à tout prix.

Francis ZACCAGNINI
Publié avec l'aimable autorisation
de Madame ZACCAGNINI





Photo prêtée par Mme Bergeret

**« Noir comme la mer »
a été traduit
en maintes langues.
Dans l'île de Bréhat, où
Louis Guillaume a passé
sa petite enfance,
les quatre derniers vers
du poème ont été
gravés, sur la stèle
érigée à sa mémoire.
Les lire en se tenant
les mains vaudrait
aux couples qui,
à cet instant s'engagent,
des amours éternelles.**



Photo : Pierre Gouny

Noir comme la mer

Tout ce que je ne puis te dire
A cause de tant de murs,
Tout cela qui s'accumule
Autour de nous dans la nuit,
Il faudra bien que tu l'entendes
Lorsqu'il ne restera de moi
Que moi-même, à tes yeux caché.
Tout ce que je ne puis te dire
Et que tu repousses dans l'ombre
A force de trop désirer,
Cet amour noir comme la mer
Où venaient mourir les étoiles
Et ce sillage de lumière
Que je suivais sur ton visage,
Tout ce qu'autrefois nous taisions
Mais qui criait dans le silence,
Tout ce que je n'ai pu te dire
Le sauras-tu, sur l'autre bord,
Quand nous dormirons bouche à bouche
Dans l'éternité sans paroles ?

LOUIS GUILLAUME

Ecrit en 1947

Parution Librairie Les Lettres 1949

Premier prix MAX JACOB 1951



Des échecs couronnés de succès !

Son appartement, dans le haut du Mont-Mesly, est plein de souvenirs. Madame Maud DÉSANDRÉ vous y accueille, un large sourire aux lèvres.



Photo : « Vivre Ensemble »

Habitant Noisy le Grand, elle a été relogée, comme de nombreuses familles, par l'OPAC, et est arrivée dans le quartier des Emouleuses en 1957 (dont est originaire Eddy MITCHELL, avec son groupe de l'époque « Les Chaussettes Noires », rappelle-t-elle).

Toute petite, elle est familiarisée avec le jeu d'échecs. Ses parents tiennent trois clubs (on disait alors trois « cercles »), l'un à Saint-Germain en Laye et deux autres à Paris. Ils font connaissance avec Maître SENECA, spécialiste renommé des ouvertures de jeux d'échecs.

Aussi, lorsqu'adulte, elle se retrouve en invalidité, en 1968, elle ne se résigne pas à l'inactivité et décide de faire partager sa passion des échecs.

En 1974, encouragée par Maître SENECA, elle crée au centre social Albert Doyen une section d'échecs, qui deviendra, en 1989, l'association Thomas-du-Bourgneuf (du nom de sa mère, Raymonde Thomas-du-Bourgneuf), le nom de Maître SENECA ayant déjà été donné à un autre cercle.





Photo : « Vivre Ensemble »

Entendant déplorer les échecs scolaires de nombreux enfants, elle a l'idée, en 1977, d'introduire le jeu d'échecs à l'école.

Les débuts sont quasiment clandestins, à l'école Savignat, l'Inspecteur d'Académie de l'époque estimant qu'il s'agit d'un jeu réservé à l'élite.

L'association des parents d'élèves soutient l'initiative, qui s'étend peu à peu à d'autres écoles : Casalis, Gerbault, les Guiblets, les Buttes.

Les enseignants découvrent les bienfaits de cette pratique : de jeunes élèves reprennent confiance en eux et travaillent la réflexion et la concentration. Les résultats scolaires progressent eux aussi, ainsi que l'ambiance des classes, parfois survoltée auparavant !

Au-delà de ces résultats immédiats, le jeu d'échecs est une école de tolérance, de fraternité, d'ouverture : c'est un jeu international qui amène à rencontrer des joueurs de toutes races et toutes origines, il est accessible à toutes les conditions sociales et toutes les générations : certains adultes se retrouvent très surpris d'être battus par des enfants !





Photo : « Vivre Ensemble »

Il resserre les liens familiaux : des parents s'intéressent aux compétitions de leurs enfants, les accompagnent, les enfants les initient à la pratique...

C'est enfin un terrain où doit encore s'affirmer la participation des femmes, qui n'a d'ailleurs été reconnue que dans les années soixante pour les tournois officiels.

Maud DÉSANDRÉ s'amuse encore des réactions de certains hommes lorsqu'elle participe à des compétitions. Et pourquoi pas des tournois de féminines ?

Elle parle avec tendresse et fierté de ses petits, de leurs progrès, et cite le cas de Christine LEROY-FLEAR, « une enfant du Quart-Monde », qui est devenue plusieurs fois Championne de France et Maître international, après avoir été formée au cercle de Créteil dès l'âge de 10 ans. Elle est actuellement maître international féminine.

Les enfants participent régulièrement à des compétitions (Championnats du monde des Jeunes, Olympiade des Jeunes, Grand Prix des Jeunes, Championnat de France, Critériums, etc...).





Photo : « Vivre Ensemble »

Chaque année, un tournoi est organisé à Créteil, auquel participent les 200 enfants qui pratiquent les échecs, de la maternelle au CM2.

Pour sa part, en juillet dernier, Maud DÉSANDRÉ a participé, avec 16 autres joueurs cristoliens, au championnat international de Paris.

Des projets ? elle n'en manque pas, cette énergique dame au tutoiement chaleureux, militante d'ATD Quart Monde depuis plus de trente ans. Elle parle d'une journée bridge et échecs qui devrait se tenir à Créteil en octobre. Elle voudrait aussi « faire venir la télévision ». Elle souhaite enfin pouvoir faire éditer sa méthode pédagogique, qu'elle a mis au point à partir de sa pratique. Et puis, depuis 2000, les échecs sont reconnus comme sport au niveau national, d'où la possibilité de s'inscrire dans le système des « sportifs de haut niveau ».

Maud DÉSANDRÉ n'a pas fini de se battre, pour ses petits et ses plus grands...



Chants défigurés

[...]

Je m'abîme sur tes cristaux d'indifférence mais ne cesse point de te faire renaître chaque jour au creux de mes désirs. Tu épuises tes jours et tes nuits à ne plus me reconnaître et je ne cesse d'entretenir nos feux de jadis pour défenestrer le temps à parcourir, désormais, sans toi. Tes présences m'accueillent comme au premier jour. Ton absence déchire mes moments où je ne suis que poussière de moi-même.

IL N'EST PAS ECRIT QUE LA SAVEUR DE TON
CORPS NE RETROUVERA JAMAIS LA PESANTEUR
DE MON SOUFFLE.

Les brumes d'Istanbul remontent dans mon corps. La Corne d'Or chahute mes épaules écorchées. Les banlieues grises de Dublin, les rues pavées de Porto, les ruelles silencieuses de Hania. La géographie du bonheur se moque des frontières. Une seule ville de hasard, Compiègne par exemple, et s'écroule une vie à venir dans l'ignorance des foules.

[...]

*Sous le titre
« Eclotions, n° 1 »,
le Service Vie de l'Étudiant
de l'Université Paris XII
Val de Marne
a publié un recueil
de nouvelles et de poèmes,
écrits par des étudiants
et des personnels
de l'Université.
Avec son aimable
autorisation,
nous vous présentons
des extraits d'œuvres
écrites à l'occasion de
la semaine de l'écriture.*



Je plante l'agonie des années à venir sur le seuil du sentier déchiré.

La lumière s'est mise en berne jusqu'au retour de ce parfum qui jadis roulait comme la houle sur nos moments d'algues fines. Je scrute mon passé afin de mieux éviter mon corps qui s'efface comme l'ombre privée de son soleil.

La démesure baisse la tête et laisse passer le triomphe des couples ordinaires. Qui donc réveillera en moi cette chaleur inventée sur ton parcours trop court, sur ce temps décompté ?

Je me fais anonyme pour mieux me haïr de ne pas avoir su deviner cette immense déchirure.

TOUTES LES PLUIES DU MONDE NE
POURRAIENT SUFFIRE A ETANCHER MA SOIF DE
TOI.

[...]





J'ai caché la détresse du fleuve qui se perd dans l'océan
et j'ai rencontré des étoiles anciennes au pourtour des
madones. La mousson pénétrait mes chairs isolées mais
je ne sentais le froid que depuis ma blessure. Au loin,
un phare de fortune agonisait d'avoir trop lui.

IL NE M'APPARTIENT PAS D'AVOIR IGNORE LA
PRESENCE D'UNE CHALEUR ABSENTE.

[...]



Les derniers nomades allument des rêves en quelques lieux secrets. Je ramasse un conte de fée dans les caniveaux de Paris assoupi ; Rimbaud vient de rentrer d'un voyage peuplé d'armes. Il n'a plus d'étoiles au bout de ses mains. Jarra n'a plus de doigts, la vermine les lui a tranchés dans le stade de la mort. La poésie agonise dans les mansardes de la misère.

Sur le chemin de halage, un cheval fourbu tire le désespoir. Dans les quartiers de haute sécurité, des barreaux d'acier pénètrent lentement dans des poitrines muettes. Le Petit Prince referme la cage sur un renard « apprivoisé ». A Johannesburg, les vendeurs de corde amassent des fortunes et sourient aux gibets. Un enfant kurde ne comprend pas les larmes de ses yeux et le sang sur sa peau. Sur des chemins détournés, un homme fatigué recherche un regard vert.

Je pénètre dans les pierres grises pour détruire le temps qui se présente.

[...]

Gérard Dupré





Métro sans Convention

Je suis poète dans le métro
Ménilmontant, Trocadéro
En regardant ces pauvres gens
Solferino en même temps

Les passagers sans émotion
Ledru-Rollin via Malmaison
Ont leur passeport pour l'industrie
Château-Landon près de Paris

Je suis partout dans le métro
Pré Saint-Gervais, Porte Maillot
A l'heure de pointe dans la cohue
Madeleine ne viendra plus

Croix de Chavaux, croix de fer
Liberté, Filles du Calvaire
Il y a de l'amour à Paris
Pigalle c'est tout un Paradis

Je suis poète en quelques mots
La Motte-Piquet Victor-Hugo
J'écris sur les murs prisonniers
Montparnasse-Bienvenüe Mutualité

Voyages quotidiens, Paris pas cher
Richard-Lenoir, Laplace Voltaire
Et les couleurs qui se mélangent
Sous les pinceaux de Michel-Ange

Cristina de Melo

Photos : « Vivre Ensemble »



Ecrire

Ecrire,
c'est vivre,
Apprivoiser ses ombres,
Et le silence de la solitude,
Qui assourdit,
Etouffe les bruits.

Ecrire,
C'est retrouver l'autre
Que l'on perd peu à peu,
Avant de se perdre seule,
Devant son petit écran,
Quelques temps.



Photo : « Vivre Ensemble »

Ecrire,
C'est tuer les fantômes,
Faire naître les présences,
Retrouver l'être aimé,
Lui créer des amis,
Animer les soirées,
Plus sûrement qu'une danse.



Ecrire,
C'est se perdre
Laisser dire les mots.
Dévoiler sa souffrance.
Etouffer ses sanglots,
Museler sa démente,
Et puis sauver sa peau.



Photo : « Vivre Ensemble »

Ecrire,
C'est te dire
Ce que la parole tait.
C'est confier mon désir,
Mais déjà tu le sais.
C'est trahir mon sourire
Par des mots plus secrets.

Ecrire,
C'est aimer sensuellement
La mine qui court,
Qui dit, qui hésite et qui ment.
La crispation sur le crayon.
Ecrire,
C'est dessiner la parole en aimant.

Danielle Vautrin



Et l'écriture continue...

Nicole BLANCHARD a déjà animé des ateliers d'écriture avec des femmes de l'association « Elles Aussi ». Un recueil des textes produits a été réalisé sous le titre de « Sur la peau de mon bras », dont « Créteil se raconte n° 3 » a publié des extraits.

Dans le même esprit, il s'agissait cette fois d'inciter à l'écriture les filles de ces femmes, les amener à s'exprimer non seulement sur leur vie d'enfants d'aujourd'hui, mais aussi sur leur rapport à leur propre histoire, c'est-à-dire les faire s'interroger sur leur devenir à travers le regard qu'elles peuvent porter sur l'expérience et le parcours de leurs mères, toutes venues d'ailleurs. Ecouter ces deux générations dont les voix se superposent, se répondent ou s'opposent, regarder les strates accumulées de ces vies qui se suivent, s'imbriquent ou se séparent, devait contribuer à tracer le fil d'une histoire commune, à définir plus clairement une identité, à travers même le prisme des contradictions, des différences, des pistes brouillées et singulières de ces existences encore suspendues les unes aux autres.

Ainsi, sept filles de 12 à 16 ans ont participé à la fiction intitulée « Ailleurs, une nouvelle vie », inspirée d'une photo d'Edouard Boubat, et traçant l'histoire d'une femme



algérienne émigrant seule vers la France. Les thèmes abordés sont l'exil, les contraintes culturelles, la recherche de la liberté, de l'identité individuelle et pas seulement communautaire, la difficulté de l'intégration, la famille, la solidarité, l'amour...

Dans l'ensemble, ces jeunes filles ont témoigné d'un réel plaisir à s'exprimer, à inventer, à améliorer l'écriture et ont manifesté le désir constant de trouver des solutions pour faire tenir debout leur histoire, ainsi que les mots justes pour exprimer idées et sentiments.

La question de l'identité, comme on pouvait s'y attendre, s'est posée dans toute sa complexité. D'où l'importance du passage à l'écriture, à la « mise en mots ».

Une des suites possibles de l'écriture de cette fiction pourrait être sa transformation en un scénario de roman photo. Cette histoire pourrait aussi servir de base pour proposer un jeu sur Internet.

L'écriture se poursuit sous d'autres formes...

D'après le bilan de l'atelier préparé par Nicole Blanchard.

Les poèmes qui suivent ont été écrits par ces jeunes filles lors des premières rencontres avec Nicole Blanchard.



« Maroc, 1972 »
Photo :
Edouard Boubat/TOP/Rapho



JE SUIS

Je suis l'aventure d'une île
perdue dans l'univers
Je suis la sève des arbres de la forêt
Je suis une personne connue ou inconnue
Je suis une fille ordinaire, comme les autres
Je suis le vent qui souffle sur votre visage
Je suis votre mémoire et votre pensée
Je suis un grain de sable tout petit,
tout petit, tout petit
Je suis une fleur qui pousse
au milieu de votre jardin
Je suis un carton rempli
dans un coin du grenier
Je suis une voiture qui roule
toute bleue
Je suis une ombre qui se cache
peut être dans votre placard



JESSICA

Photo : « Vivre Ensemble »

Je suis le soleil chaud
Qui se reflète dans les yeux de quelqu'un
Je suis la chaleur qui transperce les vêtements
Je suis l'eau chaude de la mer de Tunis
Je suis l'ombre d'une personne
Je suis le ciel bleu clair

FETEN



LA PEUR

J'ai peur des chiens agressifs
J'ai peur des accidents
J'ai peur de la violence
Je n'ai pas peur de la nuit
J'ai peur de la mort
J'ai peur de ne pas réussir le bac

FETEN

MA DJELLABA

Ma djellaba a neuf poches
La poche blanche est réservée à ma robe de mariée
La poche bleue est pour l'enfant
que je vais avoir plus tard
La poche marron contient mes souvenirs d'enfance
La poche rouge contient un petit cheval en cristal
que ma grand-mère m'a donné avant sa mort
La poche verte contient la joie
La poche jaune contient la tristesse et les malheurs
que j'ai rencontrés depuis mon enfance
La poche orange est réservée à l'homme
qui me donnera l'amour et le bonheur
Dans la poche noire il y a ma robe de soirée
La poche violette renferme la confiance
et le courage qui sont en moi



Photo : « Vivre Ensemble »

FATOUMATA



Ma djellaba a six poches
Dans la poche jaune, il y a l'Égypte, toute jaune,
avec la poussière, la sable et la terre

Dans la poche bleue, il y a mon frère,
car mon frère est un grand mystère.

C'est une autre personne,
il ne pense pas comme moi.
J'aimerais savoir ce qu'il y a dans ses pensées.
Le bleu est sa couleur préférée.

Dans la poche grise, il y a mon tonton.
C'est une couleur que je n'utilise presque jamais.
Si je la compare à mon tonton,
c'est qu'il vient d'arriver d'Égypte et donc,
pour le moment il a un travail « comme ça ».
Mais après, il aura un bon travail
et gagnera beaucoup d'argent

Dans la poche or, il y a mon pendentif de Néfertiti
que mon tonton m'a donné. C'était à lui.
Il me l'a donné sans que ce soit prévu.

Dans la poche multicolore, il y a mon secret.
Un secret que personne ne sait
et que personne jamais ne saura.
Mon secret réunit toutes mes autres pensées,
donc toutes les autres couleurs.

La poche noire est au niveau du cœur,
car si j'étais une mendiante,
je n'aurais plus d'espoir dans mon cœur,
alors mon cœur deviendrait tout noir

SARAH





Photo : « Vivre Ensemble »

SI J'ETAIS UN GARÇON

Si j'étais un garçon, je voyagerais toute seule
Si j'étais un garçon, je jouerais à la « playstation » toute la journée
Si j'étais un garçon, je ne ferais pas le ménage
Si j'étais un garçon, je sortirais la nuit
Si j'étais un garçon, j'irais en discothèque toutes les nuits
Si j'étais un garçon, je serais courageux
Si j'étais un garçon, je ne fumerais pas et je ne boirais pas
Si j'étais un garçon, je ferais des farces à tout le monde.

Je n'aimerais pas être un garçon, parce que les garçons ne peuvent pas mettre des jupes ni des bottes. Et en plus les garçons sont méchants.

NAWAL



COULEURS

- Rouge : Le sang qu'on a avant de mourir
L'amour qu'on porte aux gens
- Noir : La mort qui vient subitement
le juge qui rend la justice
- Blanc : Le mariage
le nuage qui se lève dans le ciel du matin
- Vert : La liberté, quand on se sent libre
qu'on pourrait s'envoler
- Bleu : Le ciel quand le jour se lève
- Orange : La feuille morte qui tombe
Le coucher du soleil qui nous endort
- Gris : La pluie, qui vient quand on chante

NAWAL



Photo :
« Vivre Ensemble »

FORMULE MAGIQUE

Dans un grand bol
tu mettras du sable doré
un beau tissu bleu
De la chaleur
Et tu seras émerveillé

Dans un grand bol
Tu mettras des pétales de rose
Un gros bisou
Et tu trouveras
Ce que tu cherches

IKRAME



Rencontres avec MOUNSI

Mounsi, écrivain, est en résidence d'écriture jusqu'en octobre à la bibliothèque des Bleuets.

Suite à son travail précédent dans cette bibliothèque et grâce au bouche à oreille, il a déjà rencontré une dizaine de femmes d'horizons et d'âges différents, sur le thème « Ici – ailleurs, femmes d'ici – femmes d'ailleurs, femmes d'ailleurs – femmes d'ici ».



Mounsi va tout d'abord les rencontrer dans un lieu qu'elles ont choisi, où elles se sentent à l'aise. Une conversation à bâtons rompus va s'instaurer, mais Mounsi, au fil des mots, va surtout écouter. Écouter ce récit qui prend forme peu à peu et qui dévoile une histoire, une intimité, écouter pour mettre en avant son interlocutrice, écouter pour l'encourager, écouter pour instaurer la confiance nécessaire pour aller plus loin, mais aussi pour en ressentir le désir. Grâce à sa capacité d'écoute, Mounsi dégage de l'histoire de chaque femme, avec son accord, un point marquant qui gagnerait à être développé et mis en mots.

Mounsi

Photo : Nadia Ferroukhi

« Mes livres s'adressent aux adultes qui se souviennent qu'ils ont un jour été enfants ».



Une fois ce premier contact établi, Mounsi propose aux narratrices de le retrouver dans un espace propice au travail et à la réflexion : la bibliothèque des Bleuets. Là, le travail, difficile, d'écriture, de mise en forme de l'oralité, commence... Ces écrivains occasionnels seront épaulés par Mounsi, qui se propose de faciliter le passage du récit à l'écrit en les aidant à trouver le mot juste par exemple. Il fait office d'un guide de l'écriture, d'un « directeur littéraire », en contribuant à l'accouchement de l'écrit, mais en restant dans l'ombre.

Pour ces femmes qui n'ont pas toujours eu de relation particulière avec l'écrit, l'écriture leur permet également de se mettre en valeur, de s'affirmer par l'intermédiaire d'un nouveau moyen.

Au terme de l'écriture, ces auteurs deviendront un soir lectrices, pour les autres. Une rencontre/lecture autour des récits de ces femmes qui ne se connaissent pas aura lieu, lors de ce partage d'un épisode de leur vie, elles pourront alors se regarder dans le miroir de leurs mots et voir se refléter la résonance de leurs écrits, mais constater également que par le biais de l'écriture de ces femmes aux racines et histoires multiples, c'est toute la diversité de la ville qui se manifeste.

Ces récits, dont voici quelques extraits, paraîtront sous forme de recueil aux éditions de l'Aube.



Cultures

Je me suis prêtée à rêver
Des jardins de Babylone
Des jardins de l'Alhambra
Des jardins anglais,
Versaillais,
Japonais,
Ouvriers

Je ne connais pas assez
Les jardins des continents
Africains,
Américains,
Océaniens

Autour du bassin Méditerranéen
Je me souviens
Des cours intérieures
Embaumées de jasmin

Pour le jardin intérieur
J'en sais peu de chose
Y fleurit je crois
A certains endroits
Des iris,
Du muguet
Et souvent des roses

Je ne pourrai pas en si peu de temps
Exprimer ce que je ressens

Mais ce qui compte toutefois
Dans nos mémoires
C'est ce que j'entends
Le Chant
De nos Histoires

Marie-Hélène Marsan



Quand je pense au Sahara

[...] Quand je pense au Sahara, c'est au vide que je pense. La terre où il n'y a plus d'hommes. Ou, tout du moins, plus d'homme fixé mais seulement en mouvement. Rien n'est fixé dans le désert : un perpétuel mouvement, imperceptible peut-être, mais qui déplace la géographie. Le rythme de la marche de celui qui le parcourt est un balancement dans un espace incertain, ceux qui marchent là sont dans une longue quête, horizontalement – vers l'horizon qui les renvoie à leurs rêves. Lorsqu'ils se couchent, le soir, c'est pour laisser tomber les étoiles dans leurs yeux, tout au fond. Elles s'y déposent et s'amoncellent en petits tas comme du sable. Puis ils repartent et le sable s'écoule, le temps s'écoule, au rythme de leurs nouveaux rêves, de leurs nouveaux désirs.

Désir, désert. Dans le désert, il n'y a que du désir, pas d'assouvissement, pas d'accomplissement. Il n'y a que la quête, la recherche. Le désert est le cheminement du désir. [...] Je me souviens aussi avoir entendu dire quelques fois que le sable du Sahara franchissait l'espace dans les airs, porté par le vent, jusqu'à ma Bourgogne natale. On voyait alors le paysage se voiler d'une poussière ocre. C'est sur les voitures que c'était le plus évident. Découvrir cela était comme découvrir la neige au matin. Le même cadeau du ciel. Pourtant, là, j'en



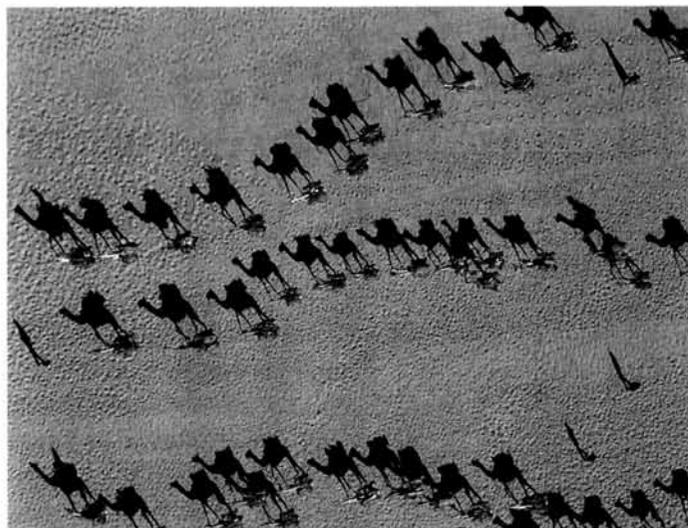


Photo : Yann Arthus-Bertrand

ressentais toujours une certaine oppression, un avertissement, un souffle d'ailleurs dans mon monde clos de petite fille : regarde, le vent qui souffle depuis là-bas, de régions dont tu ne connais ni les odeurs, ni les couleurs ni les sons, ce vent peut t'en apporter la terre. Ce voile ocre, c'est la peau de pays inconnus... Ma grand-mère nous offrait chaque année des dattes à Noël. Sur le paquet, il y avait toujours des évocations du Sahara : palmiers, soleil radieux, touaregs. Surtout, il y avait cette écriture comme les dunes du désert, cette géographie inaccessible, un tracé dont j'étais exclue. Comme la chair sucrée des dattes, j'ai décidé un jour de savourer cette écriture. Si le désert ne piquait pas mes lèvres, mes yeux, mes oreilles, si le sable ne s'immisçait pas entre mes vêtements, il me remplirait la bouche de ses mots. Sahara : ocre...

Catherine Lenoir



Je me souviens de ma première rencontre avec l'Algérie.

Je me souviens de ma première rencontre avec l'Algérie. JUILLET 69... J'avais vingt ans. C'était le festival panafricain... J'ai été éblouie ; ivre d'odeurs de toutes sortes, de parfum de jasmin qui faisait tourner la tête ; envahie par les couleurs, éclaboussée par la chaleur. J'étais tombée amoureuse de mon pays. C'était chez moi, même si tous les visages m'étaient inconnus. C'était mon pays et je le voyais, je touchais son sol de mes mains. Mes racines étaient là. [...]

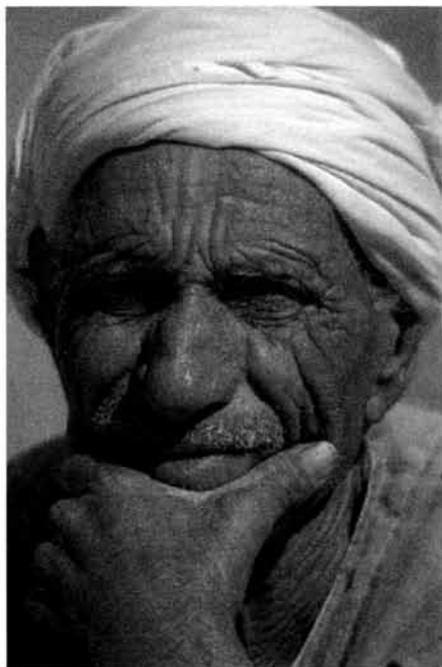
Les rues, de jour comme de nuit, étaient couvertes de monde... tout un peuple bigarré qui allait et venait ; se parlait ; gesticulait ; des gestes amples comme souhaitant la bienvenue à tous et à moi avant tout. Ils allaient de l'avant ; un peuple en devenir... avenir... [...]



Et puis, petit à petit, les jours ont repris leur sens, la vie de tous les jours commençait à reprendre le dessus. Ma dernière vision.

L'aéroport, qui ne portait pas encore le nom de Houari Boumedienne.

Quatre heures du matin. Une musique languissante qui me sortait peu à peu de la torpeur dans laquelle je m'étais glissée dans l'attente d'un avion. J'ouvris les yeux pour les fermer aussitôt. Un homme, un targui enveloppé dans son habit bleu, où seuls des yeux fascinants émergeaient, me regardait. Je les ouvris de nouveau, sans arrêt bercée par leur chant. Près de moi, tout un groupe d'hommes et de femmes, dans leurs costumes chantaient doucement comme pour m'endormir à nouveau. Nous n'avions pas la même direction. Pour eux le Sud du désert et pour moi la grisaille de Paris. Deux mondes éloignés l'un de l'autre et si proches de moi l'un comme l'autre.



Salika Amara



« **Créteil se raconte** » remercie chaleureusement toutes celles et ceux qui ont bien voulu apporter leurs témoignages, ainsi que les artistes, les associations et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ces recueils.

« **CRÉTEIL SE RACONTE** »

Bibliothèque-Discothèque de Créteil

22, rue de Mesly 94000 CRETEIL

Téléphone : 01 42 07 52 52

ou

Direction de la Culture :

Téléphone : 01 41 94 29 14

e-mail : creteil-se-raconte@wanadoo.fr



Réalisation :

**Bibliothèque de Créteil
et Direction de la Culture**

Rédaction :

Christiane BELERT

Isabelle BENY

Photos « Vivre Ensemble » :

Michel ESCURIOL

Jean-Michel MOGLIA

Mise en page et Impression :

 **Imprimerie Municipale**



LIRE EN FÊTE : « Quand le jazz est là »

RENSEIGNEMENTS : 01 42 07 52 52

MERCREDI 10 OCTOBRE

- PARCOURS – FANFARE NEW ORLÉANS avec « DIXIE MEMORIES JAZZ BAND »
- ▶ 14h00 à 17h00 dans les rues de Créteil
- CONCERT DE JAZZ VOCAL POUR ENFANTS avec « TRIOCÉPHALE »
- ▶ 16h00, au Studio Varia de la Discothèque

VENDREDI 12 OCTOBRE

- SOIRÉE JAZZ ET CINÉMA : « BIX »
- film américain de Pupi Avati
- ▶ 20h00 aux Cinémas du Palais

SAMEDI 13 OCTOBRE

- JAZZ VOCAL / CONFÉRENCE avec FRANCK BERGEROT
- ▶ 15 h 00, au Studio Varia de la Discothèque
- JAM SESSION SUR JACQUES PRÉVERT
- orchestre de jazz de lecture avec le Théâtre de la Forêt
- ▶ 18h00 à la Bibliothèque principale

VENDREDI 19 OCTOBRE

- CONCERT « LAURA LITTARDI QUARTET »
- ▶ 20h30 à la salle Jean Cocteau

EXPOSITIONS

- L'ODYSSÉE DU JAZZ : *histoire du jazz*
- ▶ Bibliothèque–Discothèque
- JAZZ ATMOSPHÈRES : *photographies de musiciens et de chanteurs de jazz*
- ▶ Bibliothèque principale

SAMEDI 20 OCTOBRE

- A LA MANIÈRE DES P'TITS LOUPS DU JAZZ avec les enfants de l'atelier de la MPT de la Haye aux Moines dirigés par Eva KULIKOWSKA
- ▶ 15h00 à la Bibliothèque principale
- ▶ 16h00 à la Discothèque de la MAC
- REMISE DES PRIX DU CONCOURS POUR ENFANTS « à la découverte du jazz »
- ▶ 17h00 au Studio Varia de la Discothèque
- BAL À LIRE
- avec orchestre de bal et lecteurs publics
- ▶ 20h30 à la salle Jean Cocteau
- Réservation obligatoire au 01 42 07 04 07

DIMANCHE 21 OCTOBRE

- STAGE IMPRO VOCALE avec Louvette TASSET, pour adultes et jeunes,
- ▶ MJC Village
- Inscriptions au 01.48.99.38.03
- (date susceptible d'être modifiée)

SAMEDI 27 OCTOBRE

- LA BOITE À JAZZ
- avec les ateliers chant/jazz de la MPT de la Haye aux Moines, le « Club des cinq » de l'association MACH et l'ensemble de musiques actuelles de la MJC du Mont-Mesly
- ▶ 16h30 à la MJC du Mont-Mesly
- BLUES BROTHER 2000
- Film américain de John Landris
- ▶ 14 h 30 et 18 h30,
- au Cinéma La Lucarne – MJC du Mont-Mesly